

Les chevaliers de la nuit

Alexandre Huot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

ROMAN DE COWBOYS PAR PAUL VERCHÈRES

de la nuit

Cher Baptiste :

Par la présente je t'introduis l'éclaireur qui vient de te remettre cette missive.

C'est le jeune constable Churchman, de la police montée du nord-ouest.

Une conspiration gigantesque est à se tramer dans le territoire de Canyonville, sous ma juridiction.

Il serait trop long de t'expliquer ce que je sais de cette monstrueuse affaire…

Et ce que je ne sais pas serait encore probablement plus long.

Mes chefs à Bytown te considèrent comme le plus grand et le plus efficace chasseur d'outlaws du nord-ouest.

Alors j'appelle tes lumières à mon secours.

Si tu le peux, viens immédiatement avec Churchman.

Il n'y a pas une minute à perdre…

Le ministère fédéral de la justice te récompensera généreusement.

Viens donc tout de suite si tu peux ; car je t'avoue franchement, Baptiste, que j'ai affaire à trop forte partie pour moi.

Viens, et je t'en serai éternellement reconnaissant,

Ton ami,

CLAUDE ROBITAILLE, sergent,

Police montée du nord-ouest.

Verchères manda son seul et unique policeman :

— Tout est calme ici ? demanda-t-il.

— Oui, chef.

— Pas de troubles à l'horizon ?

— Non.

— Et l'affaire Caïn et Abel ?

— Celle des deux frères ranchers ennemis ?

— Oui.

— C'est vrai, vous ne savez pas, la nouvelle vient de me parvenir pendant que vous étiez en conférence avec le jeune RCMP.

— Quelle nouvelle ?

— Caïn est mort d'une chute de cheval…

— Authentique ?

— Oui.

— Pur accident ?

— C'est ce que dit le doc.

— Alors, dit Baptiste, le calme est plat comme la poitrine d'une vieille fille. Et au plat fixe.

S'adressant à son lieutenant il dit :

— Je te laisse en charge ici. Si tu as besoin de moi envoie un éclaireur me chercher à Canyonville.

— Correct, boss.

Verchères se leva :

Ouvrit un tiroir.

Prit sa badge qui annonçait sa juridiction d'officier de police dans tous les territoires du nord-ouest.

L'épingla à sa poitrine.

Et dit :

— Suivez-moi, constable Churchman, nous partons.

— Immédiatement ?

— Oui, n'est-ce pas d'ailleurs ce que désire de tout son cœur de police montée mon ami le sergent Robitaille ?

Bientôt les 2 cavaliers galopaient sur la plaine manitobaine asséchée par 15 jours d'un soleil de juillet…

Puis peu à peu, les chevaux se mirent d'eux-mêmes au petit trot favorable aux longues randonnées.

Squeletteville était située à 8 lieues au sud-est de Canyonville, bourgade qui, comme la première, constituait une véritable insulte au mot « Ville ».

Squeletteville était située dans la plaine.

Mais pas Canyonville.

Comme son nom l'indique d'ailleurs.

Àl'époque géologique tertiaire, il y avait sur le site futur de la ville des canyons 9 volcans en ébullition.

Dans les 3 millions d'années qui suivirent, ces volcans petit à petit, devinrent inoffensifs.

De chauds ils se firent tièdes.

De tièdes ils se firent froids.

Froids et anodins.

Ils se dressaient maintenant comme des totems immenses autour du plus élevé des cratères qui ressemblait à un minaret musulman géant.

Ces volcans formaient des canyons.

Des canyons entre lesquels il y avait des plateaux immenses recouverts du meilleur fourrage à bêtes à cornes.

Cependant le principal, le plus grand et le plus fertile de ces plateaux était apparemment inaccessible.

Il était minuit.

La lune et les étoiles créaient un fouillis de lumière faible et d'ombres fantomatiques.

Une vingtaine de ces ombres se déplaçaient, avançant avec une régularité surprenant pour des fantômes.

La lune sortit soudain d'un nuage.

Ce qui avait été précédemment des ombres devint des cavaliers dont les énormes chapeaux faisaient des cowboys.

La petite troupe se dirigeait au pas vers le ranch de Merceau.

Abel Merceau était seul dans la maison principale de son ranch.

Soudain le chef de la troupe mystérieuse dit :

— Placez tous vos mouchoirs sur vos visages.

Ils obéirent et encerclèrent l'habitation.

Alors le leader cria :

— Merceau…

Pas de réponse…

— MERCEAU !

Silence…

— M E R C E A U !

— Oui, fit une voix à l'intérieur de la maison.

Le leader dit :

— Ce n'est pas trop tôt.

Merceau parut à une fenêtre.

Brusquement il demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Que tu payes tes cow-boys ce qu'ils te demandent, et ils reviendront travailler pour toi.

— Démasquez-vous d'abord et je vous répondrai.

Le leader déclara :

— Non, notre cause est juste et nos masques sont nécessaires si nous voulons triompher.

Merceau railla :

— Tu as trop parlé, leader, j'ai reconnu ta voix. Le C.P.R...

Au même moment, le chef de la troupe tira un coup de feu et le rancher glissa lentement de la fenêtre au plancher de la chambre.

Un des mystérieux cowboys demanda :

— Il est mort ?

— Une balle au cœur ne pardonne pas.

Le leader reprit :

— Maintenant, chevaliers de la nuit, faites tel qu'entendu.

Les hommes sortirent de l'une des pochettes de leurs selles des bidons d'huile de charbon et arrosèrent l'habitation princi-

pale, la bunkhouse et tous les autres bâtiments.

Comme ils s'éloignaient le ranch de Merceau flambait dans la nuit.

Le leader dit :

— Chevaliers de la nuit, vous deviendrez bientôt les chevaliers du jour ; en attendant, allez vous terrer dans votre grotte secrète. Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai mander par un messager secret.

2

Revenons un peu en arrière.

Baptiste Verchères et le jeune Churchman arrivèrent au poste de police de Canyonville à la tombée du jour.

Le sergent Robitaille, en voyant le chef de police de Squelette-ville, eut un large sourire.

— Merci d'être venu. J'en perds le latin que je n'ai jamais appris…

Verchères s'assit.

En un tournemain se roula une cigarette.

Et dit :

— Claude je ne te demande qu'une chose.

— Quoi ?

— Procède chronologiquement. Je vais te questionner. Comment tout cela a-t-il débuté ?

Robitaille dit :

— C'est Sandy Marlowe qui a ouvert le bal.

— Qui est Sandy Marlowe ?

— C'est un cowboy.

— Évidemment ; mais que fait-il au juste ?

— Il était contremaître sur le ranch de BUCK Martin…

— Était… ?

— Oui, or donc, un jour, il y a une semaine de ça, il est allé voir Martin et lui a annoncé à brûle-pourpoint qu'à moins que ses cowboys obtiennent $40 de plus par mois, ils se mettaient en grève…

Verchères s'écria :

— $40 additionnels, mais aucun rancher n'a les reins assez solides pour supporter ce fardeau additionnel sans danger de banqueroute.

Le sergent approuva :

— Je sais, la demande est ridicule.

— Martin refusa ?

— Oui, évidemment.

— Alors qu'arriva-t-il ?

— Ce qui arriva ? Sandy Marlowe avait bien synchronisé son affaire.

« Non seulement les cowboys de Martin se mirent en grève.

« Mais les cowboys des deux autres ranchs de la région firent de même.

« Marlowe les avait gagnés à sa cause ».

Baptiste demanda :

— Les noms des deux autres ranchers ?

— Les deux Gradiers, père et fils, Alain et le gros jeune homme surnommé plaisamment SLIME.

— Et le second ?

— Natole Pomerleau…

— Tiens, tiens, fit Baptiste, je le connais, Natole ; c'est du bien bon monde. Sa fille doit être grande maintenant…

— Céline ! Je te cré, c'est la plus belle fille de la région. Honnête, accorte, gentille, elle a tout pour elle.

— Et après, sergent ?

— Bien, vous vous rappelez le fracas scandaleux qu'a fait la cause de Louis Riel qui, je l'espère, ne sera pas pendu…

— Oui, le C.P.R. a décidé de payer comme le veut la loi des taux raisonnables d'expropriations pour les droits de passage de sa voie ferrée sur les terres des ranchers…

Claude interrompit :

— Or le chemin de fer doit passer dans la région, et selon l'avis des experts, il faut qu'il traverse les ranches de Martin, de Gradier et de Pomerleau.

— Ouais, fit Baptiste, l'affaire est bien embrouillée. Grève, CPR et quoi encore ?

— Ah, ah..., fit Robitaille, j'oubliais.

— Quoi ?

— Il y a un 4 rancher, Abel Merceau. C'est du bon monde, mais comme il n'a pas assez de capital, il tire le diable par la queue... Cette grève va sans aucun doute lui faire lever les pieds...

— Ouais, répéta Baptiste.

Puis il questionna :

— Autre chose ?

— Ah oui, c'est vrai, j'ai reçu par la voie de l'air et d'un caillou une note étrange qui a défoncé hier un carreau du poste. Je ne sais si c'est une plaisanterie ou non.

— Fais voir.

Baptiste lut :

AU SERGENT ROBITAILLE,

De la police montée du nord-ouest,

PREMIER ET DERNIER AVIS :

Les cowboys en grèves viennent de constituer une troupe fantôme qui a nom les chevaliers de la nuit.

Ces chevaliers n'auront pas peur de frapper ni d'incendier pour que triomphe leur juste cause.

Nous vous avisons, sergent, de demeurer à l'écart de ce conflit.

Sinon ?

Sinon nous vous abattrons comme les autres ennemis de la justice et de l'équité.

LES CHEVALIERS DE LA NUIT.

Verchères eut une idée.

Il dit :

— Claude ?

— Oui, Baptiste ?

— La loi exige que les ranchers te donnent la liste des noms de leurs cowboys. As-tu cette liste ?

— Oui.

— Et comme ils n'habitent plus les bunkhouses de leurs patrons, ils doivent tous être dans ta bourgade ?

— Évidemment.

— Alors quand les chevaliers de la nuit frapperont, il sera bien facile de les identifier.

— Comment ?

— Tes hommes n'ont qu'à prendre régulièrement dans la soirée les noms des cowboys restés ici, comparer ces noms à tes

listes. Ceux qui ne seront pas sur les feuilles de tes constables seront les chevaliers de la nuit. Facile, hein ?

— En effet.

— Alors qu'attends-tu ?

— Attendre ?

— Oui, les chevaliers peuvent fort bien frapper cette nuit. C'est le temps pour toi de commencer le recensement des cowboys.

— C'est bien trop vrai… Churchman… ?

— Oui, Sergent…

— Tu dois être fatigué de ta double randonnée…

— Un peu, je l'avoue.

— Eh bien, avant d'aller te coucher, veux-tu donner à qui de droit des ordres pour que ce recensement soit fait immédiatement ?

— Certes oui.

Baptiste bâilla longuement.

— C'est contagieux ce que tu fais là, dit Robitaille, en baillant à son tour énormément.

Verchères demanda :

— Où est ma couchette ?

— Suis-moi…

3

4 heures du matin.

Heure indécise où l'aube commence sa lutte.

Tout dort.

Même les salounes.

C'est le calme du matin.

Puis un bruit lointain.

Qui peu à peu se précise.

Patte-à-patte.

Patte-à-patte.

Patte.

Patte.

Deux chevaux galopent dans le lointain.

Ils s'approchent de Canyonville.

Il se dresse sur son lit.

Écoute…

Soudain le bruit éveille Verchères couché tout habillé.

En quelques bonds, Baptiste est dehors.

Deux chevaux s'en viennent au grand galop.

Stoppent dans un nuage de poussière.

Le jeune homme est gros et a une agréable face de pleine lune.

Baptiste dit :

— Slime Gradier, je suppose ?

— Oui.

Il regarde le 2 cavalier.

Ce n'est pas un cavalier.

C'est une amazone.

Soudain l'amazone s'écrie :

— Mais si ce n'est pas l'oncle Baptiste !

— CÉLINE !

— Oui, son oncle, c'est bien l'ancienne petite Céline à qui vous faisiez faire « tit-galop » sur vos genoux.

Verchères sourit :

— Je te gage que maintenant tu aimes mieux les genoux de Slime que les miens…

Les deux jeunes gens rougirent jusqu'aux oreilles.

Le sergent Robitaille accourrait :

— Qu'y a-t-il ?

Baptiste dit :

— Je ne le sais pas encore.

— Ce qu'il y a, s'écria Slime, eh bien, la guerre ouverte est commencée. La maison principale et toutes les dépendances du ranch d'Abel Merceau sont passées au feu.

— Accident ?

— Non, car j'ai trouvé dans les décombres un cadavre calciné, sans doute celui de Merceau…

— Mais il a pu mourir dans l'incendie sans qu'il y ait crime…

Slime répéta :

— Non. Et voici pourquoi…

Il tendit une balle de colt au sergent :

— Savez-vous où j'ai trouvé cette balle ?

— Non.

— À terre près du cadavre.

— Oh, oh…

Baptiste dit :

— Détaille ton récit, veux-tu, mon Slime… ?

Il s'était levé vers 1 heure du matin.

Avait vu la lueur de l'incendie.

Était accouru.

Avait fouillé dans les décombres encore chaudes et trouvé le cadavre et la balle.

Était arrêté chez Natole Pomerleau pour l'avertir du drame.

Céline prit la parole :

— Papa a refusé de me laisser demeurer dans la zone du danger. Il m'a envoyée ici à la bourgade me placer sous la protection de la police.

Robitaille observa :

— Ce n'était donc pas une plaisanterie que cet avertissement des chevaliers de la nuit.

— Non, certes.

— Entrons au poste.

4

Verchères dit :

— C'est le temps de tchéquer.

— Tchéquer ?

— Oui vérifier tes listes de cowboys avec celles de tes hommes.

Ils vérifièrent.

Puis…

Ôstupéfaction !

Tous…

Tous les cowboys avaient passé la nuit dans la bourgade.

C'était indubitable.

Ce n'étaient pas eux les chevaliers.

Verchères dit avec une apparente satisfaction :

— Je m'en doutais un peu.

— HEIN ? explosa Claude.

— Laisse faire, je me comprends…

Baptiste dit :

— J'aime les marchés clairs, moi. Suis-je en charge de cette affaire, ou si c'est toi, Claude ?

Celui-ci répliqua :

— Connaissant tes ressources, Verchères, je suis prêt à t'obéir.

— Sans poser de questions ?

— Sans poser de questions.

— Aveuglément ?

— Aveuglément.

— Bien. D'abord, envoie chercher tous les ranchers.

— Martin, Pomerleau et Gradier ?

— C'est ça.

— Et puis… ?

— Convoque immédiatement une assemblée de tous les cowboys en grève.

— Où ?

— À la porte de ton poste de police ici.

— Bien.

5

Une foule de près de 200 cowboys se pressait autour de Robitaille et de Verchères.

Le sergent ouvrit l'assemblée.

— Les gars, dit-il, je vous présente le chef de police de Squelletteville qui a une proposition fort intéressante à vous faire.

Baptiste commença :

— Qui est votre chef ?

— Moi, s'écria un colosse en s'avançant.

— Votre nom ?

— Sandy Marlowe.

— C'est vous qui avez organisé cette grève ?

— Oui.

— Que voulez-vous au juste ?

— $40 de plus par mois.

— C'est là tout ce que vous demandez ?

— Oui.

— Alors si les ranchers consentaient à vous accorder ce $40 additionnel vous seriez prêts à retourner immédiatement au travail ?

Silence…

Silence et stupeur…

Verchères dit d'une voix calme mais sévère :

— Qu'en dites-vous, Marlowe ?

Celui-ci fustigea :

— C'est un truc, un traquenard. Ne répondez pas, cowboys.

Le sergent ordonna :

— Venez causer privément avec nous, Marlowe…

— Et si je ne veux pas, fit Sandy…

— Vous rappelez-vous le fameux vol de bêtes à cornes, il y a quelques mois. Votre rôle n'était pas très, très clair dans cette affaire…

Marlowe haussa les épaules et dit :

— Correct, correct ! Je vous suis.

Ils s'assirent tous les trois dans le bureau de Robitaille.

Baptiste demanda :

— Expliquez-nous votre accusation de traquenard.

Sandy fouilla dans ses poches.

En sortit un bout de papier.

Le déplia.

Et lut :

Les C. de la N. »

Verchères dit :

— Voulez-vous me passer ce papier, Marlowe ?

Silencieusement Sandy le lui tendit.

— Maintenant, fit Verchères, passe-moi le tien, Claude.

Baptiste examina les deux papiers.

Longuement.

Àla fin il dit :

— Il n'est pas nécessaire d'être graphologue pour pouvoir affirmer sans souci d'erreur que ces deux papiers ont été écrits par la même personne.

Délibérément, il ajouta en présence de Marlowe :

— Il ne nous reste plus qu'à obtenir des échantillons d'écritures des cowboys et des ranchers pour trouver l'auteur de ces deux notes anonymes…

Sandy ricana :

— Vous oubliez quelque chose, l'ami…

— Quoi ?

— Dites plutôt « qui » ; vous oubliez les chevaliers de la nuit…

— Non, non, n'allez pas croire que je les oublie ; si nous ne trouvons pas le coupable parmi les cowboys et les ranchers, nous nous attaquerons alors aux mystérieux chevaliers.

Le sergent intervint :

— Nous allons commencer par vous, Marlowe ; asseyez-vous à mon pupitre et écrivez mot à mot le texte de votre note des chevaliers.

Il ricana une 2 fois.

Mais obéit tout de même.

Quand il eut terminé, il tendit les deux papiers au chef de police de Squeletteville.

Baptiste compara.

Et dit :

— Marlowe, vous êtes exonéré. Maintenant, vous pouvez nous quitter…

6

Dans le bureau du sergent, à part celui-ci et Baptiste, il y a là présents :

Buck Martin.

Alain Gradier.

Son fils..., Slime.

Et Natole Pomerleau.

Le sergent Robitaille dit aux ranchers :

— Vous êtes tous au courant de l'incendie criminel du ranch Merceau et de la mort violente de ce dernier... ?

Buck Martin fit :

— Criminel... ? Violente... ?

Baptiste le regarda...

Martin mesurait plus de 6 pieds.

Il se dégageait de sa personne une force physique sûre d'elle-même et un je ne sais quoi de raffiné...

Verchères lui dit :

— Oui, l'incendie est criminel, ayant été allumé par les chevaliers de la nuit ; et la mort a été violente puisque ce n'est pas un homme que les flammes ont consumé, mais un cadavre.

Buck objecta :

— Mais dans l'état actuel des restes mortels, aucune preuve positive d'identification ne peut être faite. Qui, en effet, peut jurer que l'amoncellement d'os calcinés a été Abel Merceau ?

Baptiste observa, légèrement railleur :

— Vous parlez comme un homme instruit, mon ami, et aussi comme un détective de l'est, de Montréal par exemple…

Martin dit en souriant jovialement :

— Pas de corpus delicti, pas de cause de meurtre…

Il ajouta :

— J'ai fait mon cours classique au petit séminaire de Québec.

— Et il connaît la géologie à fond. Il m'a expliqué l'histoire géologique des 9 volcans dont l'inaction a causé la naissance des canyons et des plateaux fertiles.

Baptiste s'invita :

— J'irai un de ces jours à votre ranch, Martin, et vous demanderai des renseignements techniques sur les 9 volcans ; ils m'intéressent énormément.

— Vous serez le très bienvenu, chef.

Verchères dit :

— Revenons à nos moutons, et ne nous écartons plus du sujet. Nous n'avons peut-être pas la preuve idéale, il nous manque le corpus delincti…

— … delicti…

— … enfin, mais, selon la loi de la plaine, nous avons assez de preuves pour pendre haut et court à la branche d'arbre classique le chef et les membres des chevaliers de la nuit. Ce sont eux indubitablement qui ont incendié le ranch Merceau et assassiné celui-ci.

« Nous avons une grève sur les bras.

« Ou plutôt c'est vous qui l'avez à cet endroit.

« Le moment est grave.

« Le C.P.R. doit passer sur vos terres et le médiateur du chemin de fer peut passer d'une journée à l'autre vous faire une offre.

« S'il vous trouve dans le trouble, il cherchera sans doute à abuser de votre faiblesse momentanée pour régler l'expropriation à vil prix.

« J'ai une proposition à vous faire…

« Que diriez-vous de consentir pour un mois, un mois seulement, l'augmentation de $40 aux grévistes ? Pendant ce temps, le sergent et moi, nous irions au fond de cette mystérieuse et criminelle affaire et arrêterions les coupables ».

Baptiste insista :

— Qu'en dites-vous, messieurs les ranchers ?

Alain et Slime Gradier répondirent presque ensemble :

— Correct.

— Correct.

Pomerleau déclara :

— J'accepte.

Mais Buck Martin, lui, refusa :

— Non, dit-il. Je ne veux plus de Sandy Marlowe ni de ses cowboys ; ils me feraient trop vivre sur les épines. Je partirai bientôt pour Winnipeg d'où je reviendrai avec des cowboys dignes de confiance.

Le sergent dit d'une voix grave :

— Ce sera la guerre ouverte.

Buck répliqua :

— Votre devoir est de m'accorder protection.

— Vous l'aurez, Martin.

Comme les ranchers allaient sortir, Baptiste dit :

— Slime et Alain, voulez-vous rester ici quelques instants de plus ?

— Volontiers.

Le chef de police de Squeletteville regarda le gros bacais en souriant.

— Qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a ? L'adresse de Céline est a.s. de madame Claude Robitaille. Comme tu meurs d'envie de la rencontrer, mon Slime, vas-y donc avec notre triple bénédiction.

Il sortit.

Se tournant vers Alain, Baptiste dit :

— Je m'invite à visiter votre ranch.

— Vous êtes le bienvenu.

7

Verchères et le père Gradier s'avançaient au petit trot de leurs chevaux dans la plaine.

Le ranch d'Alain et de Slime était sis au pied des canyons volcaniques.

— WHOA, dit soudain Alain.

Il sauta de cheval.

Le chef freina sa monture à son tour :

— Whoa…

Tout de suite, il demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Une couple de cents bêtes à cornes ont passé par ici, venant directement de mon ranch.

— Y a-t-il des traces de fers à chevaux ?

— Oui.

— Alors il n'y a pas de doute possible. Des voleurs d'animaux opèrent dans les canyons…

Verchères mâchouilla :

— Ce sont des membres des chevaliers de la nuit sans aucun doute… Ouais… ouais, très intéressant… Je crois que je commence à comprendre…

— Quoi ?

— Écoutez, Gradier, nous allons suivre les pistes…

Ils firent ça.

Approchant…

Approchant du rocher du premier canyon.

Les pistes se rétrécissaient peu à peu…

Pour se terminer près du gros rocher.

Du rocher solide.

Nu.

Immuable !

Verchères s'écria :

— Ça parle au diable !

Àce moment une balle siffla à leurs oreilles et ils entendirent presqu'aussitôt le bruit de la détonation.

D'un mouvement brusque, ils se jetèrent à plats ventres dans la brousse.

Baptiste leva les yeux en l'air :

— Vite, Gradier, regardez les grives qui s'enfuient ; elles viennent de nous désigner par leur affolement l'endroit où se cache le franc-tireur.

Il ajouta :

— Surveillons.

Ce ne fut pas long.

Non.

Ils furent vite récompensés de leur vigilance.

Un énorme chapeau de cowboy parut au-dessus de la brousse…

Baptiste tira.

Le chapeau tomba traversé d'une balle…

Un long silence…

Puis les sabots d'un cheval bruitèrent rapidement.

— Le gas s'enfuit, dit Gradier. Nous lui courons sus ?

— Non, non, j'ai une idée.

« Suivez-moi ».

Ils se dirigèrent vers l'endroit d'où les oiseaux s'étaient envolés de peur.

Le chenapan avait été trop pressé pour récupérer son chapeau.

Verchères s'en empara.

— Voulez-vous tenir ce couvre-chef pour quelques instants, Gradier ?

Le chef sortit un carnet de sa poche, en déchira une petite feuille et écrivit :

« Ceci est le chapeau du gas qui a tiré sur nous.

J. B. Verchères ».

— Maintenant, signez vous aussi.

Gradier s'exécuta.

Alors J. B. plia le papier en deux et le plaça sous la bande intérieure du chapeau.

Le rancher le regardait faire, médusé :

— C'est que je ne comprends rien.

— Laissez faire. Je gage que ce chapeau va faire pendre un homme.

Le chef reprit tout de suite après :

— Je pars avec le chapeau.

— Où allez-vous ?

— Ça, c'est mon secret…

— Vous allez revenir ?

— Oh oui.

— Quand ?

— Dans une heure tout au plus.

8

Baptiste était revenu au ranch Gradier.

De même que Slime.

Le premier dit au second :

— Va aviser Martin et Pomerleau que les chevaliers de la nuit vont probablement frapper dans l'ombre d'ici quelques heures ; ils frapperont à l'un des trois ranches, je ne sais pas lequel…

— Alors, il faut que chacun surveille son propre domaine… ?

— Oui, va, mon Slime.

Alain dit :

— Vous restez avec nous, chef ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que nous sommes déjà deux ici, tandis que les 2 autres ranchers sont seuls…

— Ah, ça… ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai souleur que les chevaliers frapperont de nouveau ici cette nuit.

Le soir tombait.

Au retour de Slime, les trois hommes trottèrent vers le gros du troupeau Gradier en pâturage.

La nuit était claire.

D'une clarté d'argent.

Ils se dissimulèrent triangulairement aux trois points stratégiques du pâturage.

L'attente…

La veillée d'armes commençait.

Étrange…

Verchères ne scrutait point l'horizon.

Non.

Il regardait en l'air et n'abaissait la vue que pour consulter sa montre de chemin de fer.

10 h.

11 h.

Minuit…

Soudain il vit un volier d'oiseaux s'élever dans les airs.

Tiens, tiens…

Des ombres chevalines s'approchaient silencieusement.

Baptiste compta…

Une, deux, trois…

… 18, 19, 20 ombres.

Bientôt celles-ci se précisèrent.

Devinrent les chevaux et des cavaliers.

Toujours dans le plus profond silence, les chevaliers entourèrent le groupe de bêtes à cornes.

Le moment tant attendu était venu.

Verchères visa.

Tira.

Et un chevalier tomba désarçonné.

Alors Alain et Slime crachèrent la mitraille de leurs carabines.

8 chevaliers furent précipités en bas de leurs montures.

Affolées par la pétarade, les bêtes à cornes se stampidèrent.

Soudain un des chevaliers cria :

— Sauve qui peut !

Les onze outlaws qui n'étaient pas blessés s'enfuirent au grand galop.

Les 3 hommes eurent tôt fait de ramener les vaches, bœufs et taureaux à leur état normal.

Puis ils comptèrent les chevaliers sur le champ de bataille.

Six morts.

Trois blessés.

Verchères dit :

— Attelez deux ouaguines et transportez immédiatement les blessés et les morts au poste de police de Canyonville…

— Et vous, J. B. ?

— Si on vous demande où je suis allé, vous répondrez que je suis à perfectionner le nœud coulant…

— Nœud coulant ?

— Oui, celui de la corde d'un futur pendu…

— Vous serez longtemps parti ?

— Non, je ne serai pas lent à arriver chez Robitaille.

9

Dans le bureau du sergent avec celui-ci et les 2 Gradier.

Sans oublier les cadavres.

Soudain J. B. entre.

Il demande :

— Claude, les blessés ont-ils parlé ?

— Il n'y a plus de blessés…

— Non ?

— À leur arrivée ici, ils étaient tous morts.

— En connais-tu quelques-uns ?

— Non.

— Non ?

— Non, je les connais tous.

— Hein ? ? ?

— Ce sont tous des fugitifs de la justice, des outlaws dont j'ai toutes les binettes sur les circulaires de la police montée.

« Tiens, voici les 9 circulaires. Lis… »

Il lut :

Verchères s'écria :

— Joli ramassis de canailles !

— Oui, en effet.

Le sergent demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

Verchères jongla :

— Ces 9 outlaws et les 11 autres ne se sont pas assemblés dans les parages des canyons tout seuls…

— Que veux-tu dire ?

— Que quelqu'un les a vus un à un et les a engagés.

— Alors ce quelqu'un est un des chefs du complot…

— Évidemment.

— Claude ?

— Oui, J. B. ?

— Fais venir le constable Churchman ici…

Àl'arrivée du constable, Verchères lui remit les 9 circulaires illustrées et lui dit :

— Tu vas partir pour Winnipeg.

— Quand ?

— Immédiatement.

— Pour quoi faire ?

— Tu vas faire voir les binettes de ces outlaws dans les salounes et autres endroits publics en demandant si quelqu'un de par ici n'a pas été vu avec l'un ou les autres de ces fugitifs.

— Bien.

— Et surtout fais vite ; car la situation se corse…

— Aussitôt que le premier poisson aura mordu, je reviendrai.

— Bon voyage…

10

Baptiste s'en venait au petit trot de son cheval.

Il arrivait au ranch de Buck Martin.

— Whoa…

Buck le salua de sa galerie :

— Est-ce le bon vent ou bien un vent de malheur qui vous amène ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Quoi alors ?

— Je suis venu pour bénéficier d'un cours de géologie de votre part.

Le rancher sourit…

— Vous voulez faire avec moi une promenade de canyon en canyon ?

— C'est ça.

— Correct, mais d'abord nous allons prendre le coup de l'étrier… Du ouisqui blanc, je suppose…

— Vous supposez bien.

Ils burent.

Montèrent à cheval.

Et s'éloignèrent…

Le coup de l'étrier…

La chanson favorite des cowboys canadiens français de l'Ouest canadien au cours des derniers milles du siècle dernier…

J. B., apparemment libre de tous soucis, entonna :

« Fanchon, c'est aujourd'hui dimanche,
le jour des cowboys heureux ;
Les oiseaux chantent dans les branches ;
pourquoi n'faisons-nous pas comme eux ?
Il doit y avoir encore une bouteille
dans l'fond de not'selle ohé !
Avant d's'en aller chez Latreille,
Buvons le coup de l'étrier…
Allons vers la Fanchette,
L'ouisqui rend folichon,
puisqu'ell'nous fai trisette,
fais sauter le bouchon.
Guelou, guelou, tintin,
Guelou, guelou, tintin,
À ta santé, Fanchette ;
guelou, gelou, tonton,
guelou, gelou, tonton,
À ta santé, FANCHON ! ! ! »

Baptiste regarda en l'air.

— Cette affaire, pensa-t-il, va, si elle se prolonge, me faire attraper un fameux torticolis.

Il tressaillit.

Au dessus du volcan central dominant les canyons s'élevait une longue et mince spirale de fumée blanche.

Tiens, tiens…

La troupe décimée des chevaliers de la nuit bivouaquait-elle à cet endroit ?

Martin avait suivi le regard de son compagnon.

Il dit :

— Cette fumée vous étonne ?

— Oui, je l'avoue.

— Eh bien, ce n'est pas de la fumée…

— Non ?

— Non.

— Qu'est-ce alors ?

— C'est de la vapeur qui s'échappe de temps en temps du vieux volcan…

— Alors il n'est pas complètement mort ?

— Non, mais il agonise.

Ils se promenèrent.

De canyon en canyon.

Frôlant souvent des précipices.

Observant des plateaux d'une grande fertilité.

Martin en bon cicerone expliquait…

Le roc ici était de l'âge quaternaire.

Cet autre était de l'époque tertiaire.

Ce troisième était plus récent.

Beaucoup plus.

Il était de l'âge des mastodontes, animaux gigantesques…

Àla taille incroyable…

Tiens, tiens…

Ce roc datait de l'âge de l'homme des cavernes, le premier animal à deux pattes…

Verchères suggéra :

— Alons rendre visite au cratère du volcan central.

— Impossible.

— Comment ça ?

— Il est entouré d'une solide muraille de roc intraversable…

— Ah…

— Il y a une légende attachée à cette muraille.

— Vous me la racontez ?

— Oui.

Buck commença…

Il y a de ça bien longtemps.

La légende se perd dans les siècles passés.

La tribu indienne des PIEDS-NOIRS adorait ce volcan et l'appelait le dieu-pierre.

Un jour un chef, un très grand chef vint aux pieds-noirs et leur dit :

— Capturez des milliers de bisons. Vous les transporterez sur un plateau immense d'une incalculable richesse de pâturage, où ils resteront prisonniers.

Prisonniers ?

— Oui.

Après des millions d'années de travail la nature avait fabriqué dans le roc qui encerclait le plateau et le volcan central, une porte parfaite qui basculait sur elle-même quand on la touchait au bon endroit.

Le grand chef avait trouvé le secret de la bascule que la nature avait forgée par le plus pur des hasards.

Pendant des années et des années, les sauvages pieds-noirs vécurent dans l'abondance.

Puis il y eut une guerre longue et sanguinaire entre Pieds-noirs et Cris. Ces derniers refoulèrent leurs ennemis jusqu'aux Rocheuses.

Et le secret de la porte fut perdu…

Martin demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

J. B. dit :

C'est plausible.

Il ajouta :

— Les Alpes, les Pyrénées et les Hymalayas fournissent des exemples identiques de ce merveilleux travail de la nature aveugle…

Soudain Martin dit :

— Attention !

— Quoi ?

— Pour nous rendre au canyon suivant, il y a un étroit sentier bordant un précipice…

Baptiste regarda.

Le sentier était réellement dangereux.

D'un côté c'était l'abîme.

De l'autre de gros chênes touffus s'agrippaient au roc par des interstices de riche humus…

Martin s'y engagea le premier.

J. B. suivait à une distance respectueuse en arrière.

Il ne regardait pas à ses pieds.

Non.

Une autre fois il regardait en l'air.

Ce geste de sa part fut providentiel.

Les branches de l'un des chênes semblaient secouées par le vent, pendant que celles des autres arbres demeuraient immobiles.

— Curieux de vent !

Soudain le chêne se mit à pencher vers le précipice.

Verchères cria :

— Martin, pousse-toi de l'avant vite. VITE !

Buck obéit immédiatement.

L'arbre tomba dans le précipice.

J. B. dit :

— C'est un drôle d'accident.

Il se pencha sur le tronc de l'arbre qui venait de tomber dans l'abîme.

Le tronc avait été scié au godendard.

Aux quatre cinquièmes de sa circonférence.

Pour la dixième fois, Baptiste regarda en l'air.

Tout de suite il remarqua la broche attachée à l'arbre voisin.

Il en examina le bout libre.

Et tressaillit.

La broche avait été coupée avec des pinces.

Récemment…

Très récemment.

— Il n'y a pas de doute, dit-il, on a voulu attenter à nos deux vies, Martin.

Le chef expliqua :

— L'arbre avait été scié à son tronc et attaché au chêne voisin. Le chevalier de la nuit guetta notre passage, coupa le fil, poussa l'arbre qui tomba dans le ravin pendant que l'apprenti-meurtrier s'enfuyait…

11

Baptiste et Robitaille étaient en conférence au poste de police de Canyonville quand le constable Churchman entra.

Claude dit en souriant :

— « En parlant de la bête

On lui voit la tête. »

Le policier rétorqua sur le même ton :

— Merci bien.

J. B. demanda :

— As-tu eu du succès ?

— J'ai frappé 7 nœuds…

— Et… ?

— Et 2 bull's eyes.

— Tu veux dire que… ?

— Que deux des cadavres alors qu'ils étaient encore pré-cadavériques, ont été vus à Winnipeg en compagnie de…

Churchman regarda ses interlocuteurs dans un silence amusé…

— Nous sommes suspendus à tes babines…

— Non, mais va-t-il parler, l'animal ?

Le constable reprit :

— Je ne vous ferai point mourir de langueur…

— Envoye alors…

— Deux des chevaliers de la nuit ont été vus dans la capitale manitobaine en compagnie de l'ex-contremaître de Buck Martin…

— Sandy Marlowe ?

— Vous l'avez dit !

Baptiste remarqua :

— Ainsi Marlowe serait le complice des chevaliers…

— Oui, et les cowboys en grève aussi, fit le sergent.

— Non, trop de monde dans un secret fait de celui-ci un secret de polichinelle. Les cowboys sont des victimes sincères…

Il y eut un silence.

Que rompit Verchères.

Il dit :

— Claude…

— Oui, J. B…

— Envoie donc quelqu'un chercher Sandy.

Robitaille ordonna :

— Va, Churchman.

— Minute !

Verchères s'adressant au constable :

— Ne le fouille pas et ne l'arrête point. Tâche de l'amener de son gré si c'est possible.

Ce le fut.

Àson entrée Marlowe paraissait-intrigué.

Nerveux même.

— Assieds-toi, Sandy, dit le sergent en regardant significativement le chef de police de Squeletteville.

Celui-ci dit :

— Tu connais quelques-uns des chevaliers de la nuit ?

— Mais non…

— MENTEUR ! Tu as été vu avec deux d'entre eux à Winnipeg.

Claude Robitaille insista :

— Inutile de nier, nous avons toutes les preuves en mains. Tu es du complot.

— Quel complot ?

— Tu ne vas pas jouer au finfin avec nous, hein ? Parle ou il va t'en cuire.

— Je ne parlerai pas.

— Bien.

Le sergent se leva :

— Sandy Marlowe, au nom de la loi je t'arrête.

— Pourquoi ?

— Sous l'accusation de complicité dans un incendie criminel et dans le meurtre du rancher Abel Marceau… Churchman, place le prisonnier en cellule.

Le constable le désarma.

Le fouilla.

Et le coffra.

J. B. dit à son camarade :

— Maintenant il faut qu'il s'évade.

— Pourquoi ?

— Pour que nous puissions le suivre en cachette ; sans aucun doute il va nous conduire au grand chef du complot.

— C'est plein de bon sens.

Churchman entra et dit :

— Sandy demanda un paquet de tabac à cigarettes.

— Va lui en acheter un, ordonna Robitaille. Ouvre ensuite distraitement la porte de sa cellule et laisse-le s'évader. Tu comprends bien ?

Churchman eut un petit sourire entendu :

— Oui, fit-il.

Baptiste se leva.

— Où vas-tu ?

— Seller mon cheval.

— Moi aussi, dit le sergent.

12

J. B. et Robitaille suivaient de loin le fuyard.

Ce dernier dit :

— Il n'y a pas de doute, Marlowe va nous conduire au péricentre du complot. Je souhaite qu'il ne nous entraîne pas jusqu'à Winnipeg.

— Non.

— Non ?

— Le péricentre est quelque part dans ces canyons.

Àce moment Marlowe fit faire une brusque volte-face à sa monture.

Vit les 2 pisteurs.

Prit sa carabine.

Et tira.

La balle siffla à l'oreille des officiers de la loi.

En un tournemains Verchères dégaina sa carabine.

Et tira.

Marlowe chambranla.

Puis s'écroula.

Ses pieds restèrent pris dans ses étriers.

Avançant lentement, son cheval les lui dégagea.

Claude remarqua :

— Il peut fort bien nous tirer dessus s'il est encore en vie.

— On n'est plus en vie après avoir reçu une balle de MA carabine en plein front.

Le sergent éclata de rire :

— S'il y a une vertu dont tu es dépourvu, J. B., c'est bien celle de l'humilité.

Sans aucune précaution ils s'approchèrent.

Marlowe était mort.

Il y avait un trou en plein front.

— Que faisons-nous de lui ?

— Ses grands amis les oiseaux de proie se chargeront de l'autopsie et de la dissection de son cadavre.

Verchères ajouta :

— Je pars.

— Pour où ?

— Pour Winnipeg.

— Que vas-tu faire là ?

— Mettre la dernière main ou plutôt l'avant-dernière, à la préparation de la cause en prévision du procès selon la loi de l'ouest…

— Tu parles de procès et tu n'as même pas d'accusé.

— Ne crains rien, vieux, je saurai bien produire le grand coupable en temps.

— Au moment psychologique ?

— Oui, c'est ça… Bonjour.

— Bon voyage.

Verchères s'éloigna au trot de son cheval.

J. B., une fois arrivé à Winnipeg, ne perdit pas de temps.

Il se rendit au bureau du gérant de la banque du Manitoba.

Rétif d'abord, le gérant s'amadoua à la vue de la badge fédérale de Verchères, et lui donna les renseignements demandés.

Il fit même venir son comptable dont les explications gênées satisfirent amplement le chef.

Sa 2 visite fut chez un avocat local.

Là aussi il obtint satisfaction.

En le quittant Verchères lui dit mystérieusement :

— N'oubliez pas d'amener l'huissier avec vous.

— Non, non, ne craignez rien.

13

Le groupe se dissimulait dans la brousse près de l'endroit où les bêtes à cornes avaient paru traverser littéralement le rocher nu…

Il y avait là :

Baptiste,

Churchman et 2 autres constables de la RCMP,

Le sergent,

Natole Pomerleau.

Et les 2 Gradiers.

Alain et Slime.

Pour déjouer les chevaliers de la nuit, J. B. avait fait courir la rumeur que le groupe se rassemblerait chez les Gradiers pour préparer le grand coup.

Il était 1 heure et 5 du matin quand le passé, les nerfs tendus, entendit un bruit lointain, rythmé, constant…

— Les sabots du bétail, murmura Robitaille.

Baptiste ordonna :

— Un dernier mot, messieurs ; tirez en visant pour tuer.

— Oui.

— Ce sera un plaisir.

— Et comment !

Les chevaliers s'approchaient avec les animaux volés.

Le gas qui était en tête du cortège toucha un point du rocher.

Celui-ci bascula.

Juste comme le leader allait passer et disparaître à travers l'orifice Baptiste tira.

Sa balle de carabine drila un trou dans le cœur du bandit qui tomba à la renverse.

Les coups de feu des membres du possé bien cachés retentirent.

Au bout de quelques instants de fusillade il ne restait plus un seul chevalier en selle.

Ils avaient tous mordu la poussière.

Pendant ce temps Verchères n'était pas demeuré inactif.

Il avait pris 3 bâtons de dynamite.

Les avait placés dans un interstice entre la porte basculante et le rocher.

— Qui est-ce ?

Avait posé 3 caps détonateurs.

Avait allumé les mèches.

Et démoli l'issue secrète.

Alors il revint au possé :

— Combien de morts et de blessés ? demanda-t-il.

Le sergent répondit :

— Pas de blessés 10 morts.

— Et de notre côté ?

— Pas la moindre égratignure.

J. B. remarqua :

— Ils étaient 20 chevaliers ; 9 ont été tué l'autre nuit, dix aujourd'hui, cela fait 19 ; il en manque un. Je crois connaître le survivant.

Les forces du bien avaient pour une fois l'avantage contre celles du mal.

— L'identification peut attendre. Venez tous.

Ils pénétrèrent dans le couloir obscur de l'orifice béant.

Tournèrent à gauche.

Obliquèrent à droite.

Trébuchèrent contre les obstacles.

Firent ci.

Firent ça.

Gravirent une côte abrupte.

Et enfin…

Débouchèrent sur un immense plateau.

Le plateau du mystère.

Le fameux plateau des pieds-noirs.

Une scène stupéfiante se présenta aux yeux du possé.

Des milliers de bêtes à cornes broutaient paisiblement dans le pacage idéal.

Les unes couchées.

Les autres se promenant avec toute la lenteur bovine.

Baptiste s'écria en s'adressant aux ranchers :

— Voilà vos troupeaux volés messieurs…

Il ajouta :

— Et voilà aussi pourquoi il n'y a pas eu de ventes louches de bestiaux sur le marché de Winnipeg.

14

Pendant quelques jours Churchman se promena entre Canyonville et la capitale manitobaine…

Il revint avec un gérant de banque.

Un comptable bancaire.

Un avocat.

Et un huissier…

9 jours après la bataille du plateau géant, à 10 heures du matin, le procès allait commencer…

Il était cédulé pour 9.30 heures

Mais il n'y avait pas encore d'accusé.

Il était 10 heures et une minute quand Verchères parut avec…

Avec ?

Avec le chenapan…

Buck Martin.

BUCK MARTIN !

Le marchand général de la bourgade agissait comme juge.

6 jurés furent nommés.

— C'est moi le premier témoin, dit J. B.

Il raconta l'incident du chapeau troué.

Le placement d'une note en dessous de la bande intérieure.

— Ce chapeau, dit Verchères, l'accusé l'a actuellement dans sa main.

On le lui enleva.

La note doublement signée y était.

Baptiste continua ses explications…

La grève des cowboys formentée par le défunt Marlowe à l'instigation de Buck Martin avait un but…

Celui de mettre en faillite les ranchers voisins.

Pourquoi ?

Pour les ruiner avec le concours des chevaliers de la nuit.

Pourquoi les ruiner ?

Pour acheter à l'encan, et à vil prix, les ranches.

De cette façon, Martin aurait aussi reçu TOUTES les expropriations du chemin de fer C.P.R.

— Et maintenant je prouve mes avancés, dit Verchères.

Il appela :

— M. Armour…

Le gérant bancaire de Winnipeg s'approcha…

LE TÉMOIGNAGE DU GÉRANT

Armour dit que Martin avait acheté de lui les billets promissoires que devaient à la banque Pomerleau et les Gradiers.

Buck lui avait-il dit le pourquoi de ces achats ?

Oui.

Cyniquement.

Il avait avoué vouloir bousculer les ranchers à la banqueroute afin d'acheter leurs domaines

LE COMPTABLE PARLE

Voici le résumé du témoignage du comptable…

Depuis quelques mois Martin lui donnait presque régulièrement des pourboires sans dire pourquoi.

Puis un jour il lui demanda de lui dévoiler le chiffre d'argent que Pomerleau et les deux Gradiers avaient en banque.

Comme cette indiscrétion était contraire à la loi le comptable refusa avec indignation.

L'avocat appelé à son tour, dit que Martin avait requis ses services professionnels pour rendre jugement contre les ranchers dès les 3 jours de grâce des billets expirés.

« Au plus sacrant. »

Il devait aussi préparer les papiers de saisie-brandon.

Celui-ci dit que l'accusé lui avait offert un pot-de-vin de cent piastres pour « FAIRE VITE » lors de la vente à l'encan des ranches, afin de désorganiser les autres enchérisseurs en faveur de Buck.

— Maintenant, dit Baptiste, je vais donner à cette cause le « finishing touch ».

Il présenta alors aux jurés les missives des chevaliers de la nuit qui avaient été écrites (il le prouva par la production d'un spécimen d'écriture) par le coupable BUCK MARTIN.

Les jurés ne se retirèrent même point pour délibérer.

Martin fut trouvé coupable.

Une heure plus tard il était pendu haut et court.

Comme Baptiste allait retourner à Squeletteville, il rencontra Céline Pomerleau en compagnie de Slime.

— Après la mort infâme, la vie…

— Heu, fit Slime.

— Le bien a triomphé du mal, fit le chef de police ; quand la déclaration d'amour triompherait-elle de la timidité ?

Les jeunes gens rougirent.

Et se regardèrent…

F I N

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_chevaliers_de_la_nuit. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.